Document généré le 23 avr. 2024 03:27

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Lurelu : parcours, détours et retours

Ginette Guindon

Volume 30, numéro 2, automne 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11641ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Guindon, G. (2007). *Lurelu* : parcours, détours et retours. *Lurelu*, *30*(2), 106–109.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ginette Guindon
(photo : Yvon Gravel)

Lurelu : parcours, détours et retours

Ginette Guindon

30 ans

Claude Poirier assurait la mise en pages de *Lurelu* à l'époque où Serge Wilson était directeur.

D'entrée de jeu, je remercie la direction de *Lurelu* de m'avoir confié ce mandat, qui consistait à retrouver les artisanes de la revue et à leur demander de relire leurs textes dans un contexte d'historicité. Cela m'a permis de revoir de merveilleuses femmes et de constater que les «outrages du temps» dont parle l'une des signataires n'ont pas plus de prise sur elles que sur la revue comme telle. En outre, ces rencontres confirment la permanence de gens passionnés par une «mission» commune qui animait déjà la première équipe de rédaction de la revue, celle de mettre en valeur les livres québécois pour la jeunesse, qui en avait vraiment besoin à l'époque.

Serge Wilson, premier directeur de la revue, se donnait alors pour titre «secrétaire de rédaction» et annonçait ainsi ses buts dans le premier liminaire :

«Autant que faire se pourra, nous tenterons de vous donner à voir des images de ces livres. Mais notre propos ne se limitera pas à la simple exposition des œuvres. Nous voudrons aussi vous en faire connaitre les artisans. Nous voudrons explorer avec vous certaines situations liées à la diffusion et à l'utilisation du livre. Reste à savoir s'ils sont trouvables, nos livres? S'ils sont lus? Si notre production vise réellement les besoins spécifiques de son public? Si elle assume la part qui lui revient? Comment, enfin, elle s'insère dans le loisir ou la formation pédagogique de l'enfant.»

Serge et son compagnon Claude Poirier, qui était à la conception graphique et au montage, sont décédés, mais l'habitude d'une direction masculine a perduré, Renée Gravel-Plante ayant été la seule femme à occuper ce poste en 1990-1991. Serge et Claude ont d'abord invité quelques personnes à se joindre à eux, mais ils ont avant tout réalisé un rêve commun insufflé, bien sûr, par Communication-Jeunesse pour «remplacer» son bulletin d'information. Au printemps 1980, *Lurelu* devient indépendante de Communication-Jeunesse et continue de se développer au fil des ans avec beaucoup de rigueur.

Ce qui frappe à la relecture des premiers numéros de la revue, c'est l'esprit de ferveur et le professionnalisme, l'étendue des sujets traités et la conscience de s'inscrire dans l'histoire culturelle d'ici. On accordait moins d'importance au visuel et c'est encore le cas aujourd'hui, la densité du contenu textuel étant remarquable. On utilisait beaucoup le mot «ici» pour désigner le Québec, et les lecteurs de la revue ne s'en souciaient guère.

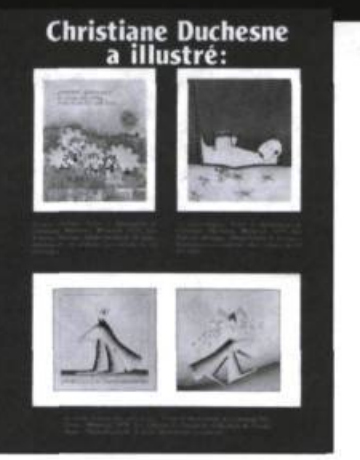
Trente ans plus tard, force est de constater à quel point *Lurelu* participe à l'émergence d'une littérature pour l'enfance et la jeunesse moderne en s'inscrivant dans la pérennité. Serge Wilson accordait beaucoup d'importance à la critique des livres parus, à tel point que le liminaire du premier numéro vient après la chronique «M'as-tu vu, m'as-tu lu?». Quelqu'un, je ne sais plus qui, à dû lui faire valoir qu'un liminaire devait se trouver au début d'une publication; il y a peut-être une bibliothécaire derrière cela, puisque Serge ne voulait que des bibliothécaires à cette chronique.

C'est seulement à l'arrivée de Robert Soulières à la barre de *Lurelu* que ce choix éditorial est tombé pour ouvrir «M'as-tu lu?» à une variété de collaboratrices œuvrant dans différents milieux de l'industrie du livre. De plus, Robert a changé l'organisation visuelle de la chronique, l'améliorant au chapitre du repérage des titres, optimisant l'espace pour permettre la critique de plus de deux titres par page.

D'ailleurs, Serge Wilson avait constaté, après moins de deux ans d'existence, que son idée de présenter l'ensemble de la production annuelle était impossible en quatre numéros. Qu'en est-il aujourd'hui, alors que *Lurelu* ne parait que trois fois dans l'année, avec une production cinq fois plus importante? La réponse : cinq fois plus de pages! C'est dire l'importance toujours accordée à cette chronique essentielle, l'acte critique étant à peu près absent ailleurs, hormis les comptes-rendus descriptifs. Des cinq ou six collaboratrices régulières de 1978, on est passé à trois douzaines de collaboratrices et collaborateurs, autre signe de la vitalité de la revue et de son inscription dans la vie culturelle québécoise.

La quatrième de couverture de la revue présentait toujours quelques illustrations tirées de livres récents, avec une notice bibliographique complète. Il n'y avait aucune présentation de l'artiste, et le noir et blanc enlevait une dimension importante des œuvres, mais ce qu'on était fiers de cette page qui fermait la revue! Quand je regarde la quatrième de couverture en couleurs sur papier glacé des récents numéros, je vois toute la naïveté qui caractérisait l'époque, mais aussi tout le chemin parcouru. Ce qui est étonnant aussi, c'est que cette dernière page, dans le deuxième *Lurelu*, présentait Christiane Duchesne comme illustratrice alors qu'elle est maintenant connue comme écrivaine.

Hélène Pelletier-Baillargeon présentait dans le premier numéro un article bien senti sur sa relation per-



4e de couverture du deuxième numéro de *Lurelu*

sonnelle avec les livres pendant son enfance, et par le fait même situait son histoire dans un monde plus français que québécois. La relire nous rappelle tout de même que notre littérature n'est pas née il y a trente ans, comme souvent on le répète, et que les courageux écrivains de l'époque, «s'ils n'étaient certes pas des conteurs du calibre de Madame de Ségur», ont su décrire le pays comme eux seuls pouvaient le faire.

J'invite ceux qui sont intéressés par l'histoire du rapport de l'enfant à la lecture à prendre connaissance de cet article fort intéressant; les politiciens pourraient y trouver des moyens de promotion en réinventant la distribution de prix scolaires de fin d'année. Pourquoi pas?

Les articles des débuts de la revue se relisent tous avec plaisir, surtout ceux plus consistants que l'on nommait «dossiers», même s'ils comptaient moins que la moitié des pages accordés à ceux d'aujourd'hui. Leur actualité dérange, surtout ceux concernant la problématique de la lecture en milieu scolaire. Chaké Minassian, professeure à l'Université du Québec à Montréal, considérait le livre comme un outil indispensable dans notre système d'éducation et réclamait une place privilégiée pour la bibliothèque à l'école. «Je ne prétends pas, écrivait-elle, que la création du poste de bibliothécaire à temps plein ou à temps partiel dans chaque école règlera le problème de la lecture chez les enfants. Mais je considère que cela en constitue le premier pas, relativement le plus facile à franchir; si l'on adopte l'idée qu'une bibliothèque scolaire doit occuper une place centrale dans la vie d'une école, l'on trouvera le moyen de débloquer le budget de fonctionnement correspondant. Et, pour y parvenir, la sensibilisation et l'action concertée des parents, de la direction de l'école et des enseignants pourraient jouer un rôle déterminant.» Trente ans plus tard, cette phrase pourrait être reprise mot pour mot par n'importe quel spécialiste de la question.

Henriette Major, qui se posait la question «Pourquoi écrire des livres d'ici?» dans le vol. 1, n° 1, a sa réponse aujourd'hui, même si elle n'est plus dans cet ici pour s'en rendre compte : parce que nous sommes d'ici, tout simplement. Grand-père Cailloux l'exprimait ainsi dans ce même numéro : «Si on ne vit pas sa propre culture, on a tendance à créer une quelconque sous-culture au lieu de faire sortir de soi ce qui devrait normalement en sortir et qui est original.» Si l'identité québécoise était manifeste d'abord dans l'illustration à la Foire de Bologne en 1978, ce n'est que l'année suivante que «Communication-Jeunesse se verra délégué officiellement à Bologne par le Conseil des Arts du Canada», nous informe Henriette Major dans un autre dossier (vol. 1, n° 4). Cette ouverture sur l'international, un peu comme l'Expo 1967, a été une étape importante dans le développement de l'industrie du livre pour la jeunesse d'ici.

Pour terminer sur une note anecdotique, une de mes critiques défavorables à l'endroit d'un livre avait provoqué la démission de l'auteure du livre comme membre de Communication-Jeunesse. J'ai été longtemps attristée par cette tempête, mais j'en suis aujourd'hui fière en constatant le pouvoir de la vraie critique, souvent absente de la vie culturelle en général.

Si *Lurelu* a été gratuite jusqu'au vol. 2, n° 2, si l'abonnement s'est vendu ensuite 3 $ pour quatre numéros, s'il n'y avait pas de bureau, de salaire à la direction, c'est grâce au travail acharné de quelques fous, que je remercie aujourd'hui. Cependant, c'est grâce aux subventions gouvernementales que les revues culturelles existent; sans cet apport indispensable, elles ne subsisteraient tout simplement pas. Espérons donc que les ressources financières soient toujours à la hauteur de la belle revue que vous tenez entre vos mains.

Lurelu, la sagesse et moi

Michèle Gélinas

Tout ce qui vit a tendance à subir les outrages du temps. Mais la revue *Lurelu* est bien vivante, elle a rajeuni, elle s'est ragaillardie, et a perdu sa timidité. J'ai assisté à sa métamorphose depuis sa création par une équipe dont je faisais partie avec un orgueil démesuré. Je m'occupais, avec Ginette Guindon, de la chronique de critiques de livres québécois pour enfants. C'était profondément valorisant. Nous étions des aventurières, des bouées de sauvetage pour une littérature qui affrontait de multiples vents contraires. J'avais une grande confiance en cette littérature et en mes talents de critique et d'auteure. Personne ne pouvait m'arracher la certitude que mes textes ne devaient pas être corrigés. Malheureusement, le directeur de la revue, Serge Wilson, n'était pas au courant de mon génie et a voulu changer mes premières critiques. Serge était un être délicat, chaleureux, humain et de grand talent; il a surement été étonné par ma colère de pionnière mais, malgré cet accrochage, je suis devenue une des complices les plus convaincues de Serge et de sa «mission» : à chaque nouvelle parution, j'allais chez lui chercher des caisses et des caisses de *Lurelu* à offrir à

POURQUOI ÉCRIRE DES LIVRES D'ICI?

Henriette Major

Grand-père Cailloux se raconte

PROPOS RECUEILLIS PAR Danièle Simpson

tous les passionnés de livres pour les jeunes qui fréquentaient ma bibliothèque. Serge est venu souvent animer le livre pour des écoliers qui le découvraient à la bibliothèque Centrale-Jeunes.

J'ai gardé le sentiment d'accomplir avec *Lurelu* quelque chose d'essentiel et c'est avec un plaisir intense et un brin d'angoisse que je recevais mes livres à critiquer. Arriverais-je à écrire des commentaires vraiment utiles pour ceux et celles qui animaient, achetaient et lisaient les livres qui m'étaient confiés? Réussirais-je toujours à aller au-delà de l'écorce pour révéler ce que je percevais du contenu réel d'une œuvre? Après plusieurs années, j'ai cru constater qu'on m'envoyait très souvent des livres dont on ne savait trop que penser et, un peu lâchement, j'ai demandé des livres plus faciles à cerner. On m'a assuré que la chronique profitait de mon talent pour critiquer les livres plus audacieux. On savait me parler et je suis restée la fille des points d'interrogation. Après tout, les interrogations, c'est la sagesse. Et si, parfois, j'affirmais mes idées avec une force assez éloignée de cette sagesse, ce n'était pas pour me venger, je le jure.

En somme, ce fut une expérience exaltante. Ne travaillant plus avec les enfants, je ne la poursuis pas. J'ai choisi la retraite. D'autres aventures tentent de me rapprocher, enfin, de la sagesse. J'ai une petite chatte, Elsie, splendide, extraordinairement intelligente; elle jase constamment avec moi et exige ma présence. Je développe sans cesse mon jardin de fleurs et d'arbustes. J'habite une maison remplie de livres et de tout sauf de routines. Ce n'est plus ma plume que je laisse aller, mais le plumeau, au gré des chansons et des musiques que je peux écouter tout mon saoul.

Je ne distribue plus des dizaines de *Lurelu* mais, à chaque parution, j'en remets un à Violaine qui raconte des histoires aux jeunes de la bibliothèque de mon quartier. Avec elle et tous ses semblables intéressés au livre jeunesse, *Lurelu* continue d'être entre bonnes mains...

Tout en feuilletant *Lurelu*

Christiane Charette

J'ai souvenir de mes hésitations quand Ginette Guindon m'avait offert de faire partie de l'équipe de la chronique «M'as-tu vu, m'as-tu lu?». La peur de la page blanche avec la date de tombée à respecter limitaient mon enthousiasme et ma joie. Par contre, la chance de me tenir au courant des nouveautés de la littérature de jeunesse québécoise était une occasion à ne pas manquer, moi qui rêvais naïvement au jour où j'aurais lu tous les livres pour les jeunes.

Plus tard, en 1983, j'ai accepté la chronique «Tout en feuilletant». Cette chronique me permettait de porter un regard d'ensemble sur un thème ou un sujet particulier et de voir ce qu'on y trouvait dans notre littérature. Les réunions pour préparer la revue étaient l'occasion de rencontrer des compagnes de travail, des auteurs et autres personnes intéressées par la littérature de jeunesse. À mes débuts, Serge Wilson était le directeur, et Claude Poirier l'illustrateur de la revue. J'ai eu la chance de les connaitre lors des réunions auxquelles j'ai participé avec eux. La revue était jeune et il y eut des discussions sur qui, quoi et comment... Je retiens de ces réunions qu'elles étaient malgré tout ponctuées de rires fréquents.

Et je n'oublie pas que les soupers de Noël avec l'équipe était un autre bonheur. C'est lors de l'un d'eux que j'ai pu rencontrer le correcteur de la revue, un homme passionné et passionnant, même à un souper de Noël. Les corrections qu'il apportait à mes textes m'ont permis de voir mes erreurs les plus fréquentes, surtout mes fautes syntaxiques. J'en ai retenu que souvent, quand je suis bloquée devant une phrase, de la retourner à l'envers arrange tout. En résumé, je garde de cette période de ma carrière de beaux souvenirs.

Déjà!

Danièle Simpson

Il y a trente ans, j'interviewais celui qui avait charmé mon enfance avec son *Grenier aux Images*, Grand-père Cailloux, et aujourd'hui, je suis grand-mère et je lis des histoires à ma petite-fille Romy qui adore les livres. Le temps passe... Mais Grand-père Cailloux avait raison quand il disait : «L'âme n'a pas d'âge, si ce n'est celui de la jeunesse.»

J'ai donc relu les quatre entrevues que j'avais faites à l'époque avec André Cailloux, Bernadette Renaud, Christiane Duchesne et Suzanne Martel, pour le plaisir de regarder au passé ce que j'écrivais au présent. Et ce qui m'a frappée, c'est la diversité des raisons d'écrire pour les jeunes.

Grand-père Cailloux : «On oublie souvent que l'enfant est animiste jusqu'à l'âge de douze ans, c'est-à-dire qu'il prête une âme à tout ce qui existe. On ne le traite pas comme tel, mais comme il devra être plus tard. Une partie de lui-même s'éteint à cause de cela. C'est cette part-là que je veux aider à épanouir.»

Bernadette Renaud : «D'après moi, une histoire doit tourner autour d'émotions. Mes personnages parlent entre eux. Ils discutent. Puis ils agissent. Il y a une logique des émotions qui mènent à l'action. Pour être heu-

Au nombre des collaboratrices de la première heure figurait Marie-Jeanne Robin (1978-1984), responsable des entrevues de 1979 à 1984.
(photo : Alexis Laflamme, 2007)

reux, il faut comprendre, c'est-à-dire faire des liens entre les choses, grâce à la sensibilité. Ce n'est pas la connaissance, c'est l'émotion, la vie.»

Christiane Duchesne : «Il me semble que les enfants ont besoin de contes où il y a beaucoup d'informations, dans le style de Lewis Carroll et *Alice au pays des merveilles*. Mon père nous racontait des histoires où il nous enseignait beaucoup de choses. J'ai aimé apprendre de cette manière et je me rappelle encore ce que j'ai appris à travers ses contes.»

Suzanne Martel : «Je pense que ce qui passionne les enfants, c'est la réalité. Ils veulent connaitre ce qui existe. C'est pour entrer dans des mondes qu'ils ne connaissent pas qu'ils lisent.»

Trente ans plus tard, je dirais oui à chacun d'eux.

Trente ans plus tard, j'écris toujours, pour toutes les raisons mentionnées ci-dessus, et la littérature occupe (et occupera toujours) une place importante dans ma vie : je suis écrivaine, lectrice et professeure de littérature au cégep, vice-présidente de l'UNEQ et rédactrice en chef de son bulletin *L'Unique*, vice-présidente de Copibec. J'en suis à mon dix-huitième livre, qui doit paraitre en janvier 2008 aux Éditions Vents d'Ouest : *Roses rouges et autres peurs bleues*. Je pars à la fin mai pour un séjour d'écriture de deux mois et demi à Paris où je travaillerai à mon second roman pour adultes, et j'ai en tête la suite de *Roses rouges et autres peurs bleues* ainsi qu'un conte pour enfants.

Il faudra bien que je trouve la recette de l'immortalité, mais en attendant, l'écriture continue de me donner accès à la jeunesse de l'âme...

De nouveaux mondes à lire...

Les éditions du soleil de minuit

Du yoga avec Om'a

Collection Grand-maman Om'a

14,95$

www.editions-soleildeminuit.com

Contes fantaisistes où grands-parents et petits-enfants sont en interaction, s'amusent et apprennent les uns des autres par des activités fascinantes.

Grand-mère moderne et dynamique, Om'a raconte une belle histoire tout en initiant ses petits-enfants à la pratique du yoga. Avec elle et vos petits, découvrez ce qu'est le yoga par le biais de l'imitation et de l'imagerie, un yoga qui prend l'allure de fantaisie, explore la respiration, le mouvement et la relaxation.

Texte de Loïse Lavallée et illustrations de Claudine Gévry

3560, chemin du Beau-Site, St-Damien-de-Brandon (Québec) J0K 2E0 Canada / Téléphone et télécopieur : (514) 744-3164